

CHRONIQUES ★ NOMADES

Du 27 octobre au 23 décembre 2018
Abbaye Saint-Germain - Auxerre

LE FESTIVAL
DE LA PHOTOGRAPHIE
DU VOYAGE

www.chroniquesnomades.com

© Catherine Griss

DOSSIER DE PRESSE

CE DOSSIER DE PRESSE COMPREND :

- un texte de présentation par photographe,
- une notule,
- ainsi que deux photos libres de droits pendant la durée des expositions (du 27 octobre au 23 décembre).



L'ABBAYE SAINT-GERMAIN
2bis Place Saint-Germain, 89000 Auxerre

L'entrée est gratuite.

Les salles d'exposition sont ouvertes les jours d'ouverture de l'abbaye :

Tous les jours sauf le mardi de 10 à 12 heures et 14 à 17 heures.

Fermées les 1^{er} et 11 novembre

Accès depuis Paris par l'autoroute A6

Prendre la sortie 19 Auxerre, puis la N6 direction Auxerre puis la D89 direction Auxerre centre.

Arrivée par l'avenue Charles de Gaulle.

Pour stationner aux abords de l'abbaye Saint-Germain

- Parking payant place Saint-Germain, avec un accès direct à l'entrée du site.

- Parking gratuit, contre-allée du boulevard de la Chaînette puis accès à pied par l'arrière du site.

www.chroniquesnomades.com

AUXERRE

★ CHRONIQUES
NOMADES

La photographie a été l'exacte contemporaine du bouleversement urbain qu'a engendré, au XIXe siècle, la première révolution industrielle. Dès les années qui suivent son invention, en 1839, elle se fait le témoin de cette mutation de la cité, le gardien de sa mémoire, le chroniqueur d'un nouveau mode de vie urbain tel qu'il s'offre au regard du promeneur ou du voyageur. Parce qu'elles sont toutes deux nées dans l'élan de la première modernité, un lien ininterrompu unit la photographie à la ville, comme si cette dernière était son domaine de prédilection, son sujet par excellence.

Mais comment faire le portrait d'une ville ? Tel pourrait être le sous-titre de cette troisième édition auxerroise de Chroniques Nomades. Cette question en entraîne très vite une cascade d'autres : comment qualifier une ville, en définir « l'âme » ? Comment la cerner alors qu'elle constitue un ensemble vivant, c'est-à-dire complexe et mouvant ? Comment rendre visibles les strates qui la constituent et qui se sont accumulées au fil du temps ? Car le paysage urbain, à la différence du paysage naturel, c'est d'abord une histoire d'hommes... et de femmes. Et la chose semble encore plus difficile lorsqu'il s'agit d'une ville étrangère, avec ses codes, ses non-dits. Prudemment, il faut d'abord faire l'inventaire de ce que l'on voit, de ce dont on est sûr.

C'est ce qu'ont fait, chacun à leur manière, les neuf photographes réunis ici. Ils ont parcouru le monde à la rencontre de l'insaisissable objet et ont tenté de l'investir par les biais les plus divers.

Ainsi pour **Laurent Ouisse**, à Dehli et à Mumbai, ou **Pierryl Peytavi**, à New York, la véritable identité surgit à l'improviste, dans les détails. Pour **Catherine Griss** ou **Philippe Chancel** qui se sont rendus l'une à Rangun, l'autre à Pyong Yang, la ville-capitale est d'abord la traduction visuelle, dans l'espace public, d'un régime politique et d'une situation sociale. Pour **Isabeau de Rouffignac**, la cité de Bophal n'a plus pour visages que ceux, innombrables, des victimes qui l'ont rendue tristement célèbre. Quant au Zanzibar que nous révèle **Philippe Lopparelli**, c'est bien plus une ville rêvée qu'une réalité géographique. Trois photographes sont restés, eux, dans leur espace familier, nous faisant partager leur empathie pour leurs habitants : **Tom Arndt** pour ceux de Chicago, **Sovan Philong** pour ses compatriotes khmers des faubourgs de Phnom Penh et de Siem Reap, et **Baudouin Mouanda** pour la jeunesse de Brazzaville.

De la ville étrangère à la ville étrange il n'y a souvent qu'un pas, un décalage, parfois à peine perceptible, qui nous amène en retour à nous interroger sur nos habitudes et finalement sur notre identité. Car, en dépit de l'uniformisation culturelle, c'est par ses différences, ses ruptures, parfois ses mystères que la ville continue de s'imposer au visiteur venu d'ailleurs.

Claude Geiss

Directeur artistique de Chroniques Nomades

AUXERRE



BAUDOIN MOUANDA

CHRONIQUES DE BRAZZAVILLE / ÊTRE JEUNE À BRAZZAVILLE

Baudoin Mouanda a commencé à photographier à l'âge de douze ans avec l'appareil de son père. Très tôt, il s'est fait le chroniqueur de la vie à Brazzaville, la ville où il résidait, et particulièrement de celle de la jeunesse et des difficultés qu'elle rencontre. Qu'il s'agisse des mésaventures quotidiennes d'un coiffeur ambulant, des étudiants obligés de travailler le soir à la lumière des réverbères ou des enfants qui partent à la chasse aux insectes, il nous entraîne dans un monde où, face à la pauvreté, les défis de l'imagination et le désir de vivre ont le dernier mot.

La série Les Fantômes de la Corniche est pour son auteur un plaidoyer pour le développement de l'électrification en Afrique. Frappé par ce paradoxe que le fleuve Congo, le deuxième plus puissant du monde, traverse une capitale qui souffre d'une pénurie chronique d'énergie électrique, Baudoin Mouanda s'est intéressé à cette « grande bibliothèque à la belle étoile » que constituent les rues et les grands espaces du quartier de la Corniche à Brazzaville : à la nuit tombée, les étudiants, privés chez eux de lumière et d'espace de travail, s'y réfugient pour étudier à la lueur des réverbères ou de lampes

frontales et y déambulent tels des fantômes phosphorescents.

Autres créatures en quête de lumière, les éphémères, ces petits insectes qui prolifèrent en zone humide, sont la proie des jeunes chasseurs qui les recherchent pour s'en nourrir et en tirer quelques pièces de monnaie auprès des rares femmes qui en font le commerce. Le photographe a surpris ces enfants au lever du jour, avant qu'ils n'aillent en classe, ou à la tombée de la nuit, alors que les vols prolifèrent, faisant tourner dans les herbes humides leurs filets confectionnés à l'aide de moustiquaires recyclées.

Baudoin Mouanda aborde les problèmes sociaux de manière à la fois réaliste et poétique, voire onirique. Son témoignage empreint d'empathie sur les difficultés que rencontrent ses jeunes compatriotes est un éloge de la débrouille, celle qui permet de survivre, de ne pas perdre espoir, d'inventer chaque nouvelle journée pour « devenir grand ». Un hymne à la créativité et à vie.

Jean-Christian Fleury

NOTULE

Très tôt, Baudoin Mouanda s'est fait le chroniqueur de la vie à Brazzaville et particulièrement de celle de la jeunesse et des difficultés qu'elle rencontre. Qu'il s'agisse des étudiants obligés de travailler à la lumière des réverbères (*Les Fantômes de la Corniche*), des enfants qui partent à la chasse aux éphémères au crépuscule pour se nourrir et gagner un peu d'argent (*Chasses éphémères*), il nous entraîne dans un monde où, face à la pauvreté, les défis de l'imagination et le désir de vivre ont le dernier mot.



AUXERRE



CATHERINE GRISS

YANGON, ENTRE TEMPS

Entre 2011 et 2016, Catherine Griss s'est rendue en Birmanie à plusieurs reprises. A Rangun, aujourd'hui appelée Yangon, elle a assisté aux transformations de la société consécutives au Printemps birman et au début d'ouverture politique de la junte militaire au pouvoir depuis près de trente ans.

Elle nous révèle une ville en mutation, attentive à saisir les marques de la modernité et les symptômes d'un début de démocratie dans cette ancienne capitale détrônée depuis quelques années par Naypydaw, une ville créée de toutes pièces au milieu de nulle part.

Le changement politique, même relatif, modifie le visage de la ville dans ses aspects les plus spectaculaires comme les plus anodins : coexistence anarchique des bâtiments anciens et des signes de la modernité, émergence d'une jeunesse avide de liberté mais encore ancrée dans les traditions, irruption de la société de consommation au sein de modes de vie ancestraux, ruée sur les journaux désormais moins contrôlés.

Ce sont autant de thèmes récurrents à travers lesquels Catherine Griss saisit ce glissement, autant de touches qui composent son portrait urbain : les bâtiments coloniaux font place

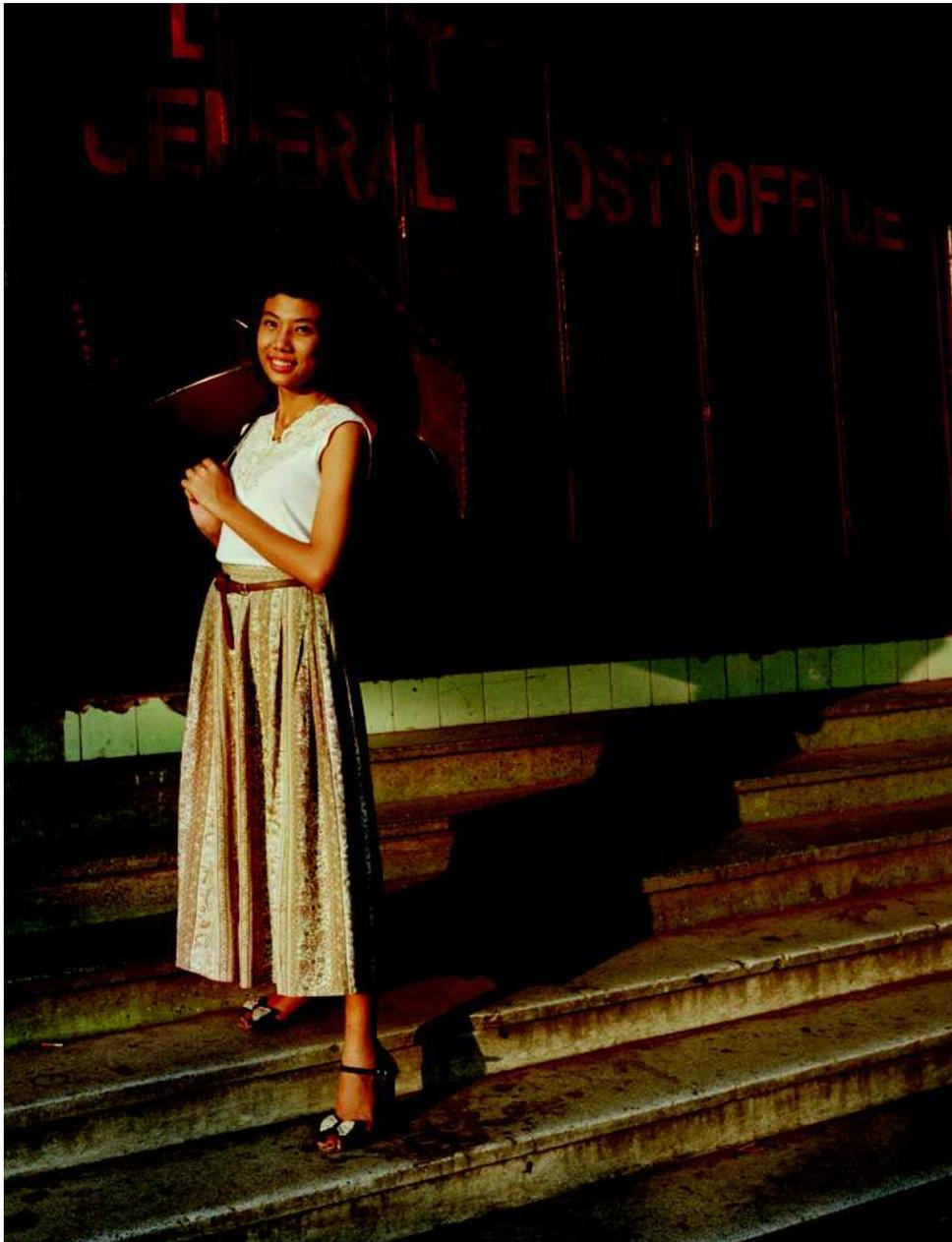
à des chantiers, promesses d'orgueilleuses architectures contemporaines, mais où pour l'instant le travail s'effectue à la main et à dos d'homme; d'innombrables lecteurs, tous âges confondus et en tous lieux, dévorent les dernières nouvelles avec une incroyable avidité; dans les pagodes, où l'on vient non seulement prier mais aussi se retrouver en famille, manger ou même dormir, des couples de jeunes gens se forment, arborant ces trophées de la modernité que sont les casquettes, les lunettes de soleil, les jeans ou les téléphones portables; la multiplication des boutiques de mode fait rêver les jeunes filles en sarong, celle des commerces d'équipement ménager ou de matériel vidéo dont les cartons d'emballage envahissent les trottoirs, fascinent les jeunes gens; entre deux affiches publicitaires destinées à un public qui, ici, n'existe pas encore, les petites échoppes occupent le moindre recoin disponible et les parasols multicolores qui les abritent cadrent la vision du promeneur. Emblèmes et symboles de cette société écartelée entre deux mondes, de grands portraits de jeunes femmes ponctuent cette déambulation au cœur d'une ville où le temps n'est plus un, mais à la fois s'accélère et résiste.

Jean-Christian Fleury

NOTULE

Entre 2011 et 2016, Catherine Griss s'est rendue en Birmanie à plusieurs reprises. A Rangun, aujourd'hui appelée Yangon, elle a assisté aux transformations de la société birmane qui ont suivi le début d'ouverture politique de la junte militaire au pouvoir depuis près de trente ans.

Elle nous livre le portrait d'une ville en mutation, effectué au gré des déambulations d'un piéton attentif à saisir l'émergence des symptômes de la modernité et d'un début de démocratie.





AUXERRE



ISABEAU DE ROUFFIGNAC DES SARIS POUR MÉMOIRE

Lorsqu'on lance une recherche sur son ordinateur et que l'on tape le nom « Bhopal », on voit s'afficher instantanément les mots « drame », « accident chimique », « l'impossible décontamination », « catastrophe industrielle »... Cette ville indienne n'existe plus au yeux du monde qu'à travers le drame qui survint dans la nuit du 3 décembre 1984, lorsqu'une explosion dans une usine produisant des pesticides, filiale de la firme américaine Union Carbide, répandit sur la ville quarante tonnes de gaz toxique mortel. La « ville des lacs » s'est éclipsée. Le nom de « Bhopal », comme celui de « Hiroshima », n'évoque plus que des images de souffrance à grande échelle qui nous reviennent à la mémoire, des images de corps inertes, de peaux en lambeaux.

Le visage de Bhopal, que nous livre Isabeau de Rouffignac, c'est celui de ces femmes qui, à sa demande et un peu plus de trente ans plus tard, ont accepté précisément que « Bhopal leur colle encore un peu plus à la peau » en revêtant des saris sur lesquels sont imprimées des images de l'usine, des terrains pollués, des enfants malades, parfois des articles de presse parus lors du drame. Linceuls, affiches vivantes, et même objets de coquetterie : c'est tout cela à la fois qui s'offre au spectateur en un seul geste. Qu'elles portent ces saris avec une fierté revendicative, une modestie qui n'exclut pas la détermination, et pourquoi pas parfois, une certaine coquetterie, toutes sont dignes et

belles, toutes laissent entendre, avec pudeur, les souffrances endurées, l'énergie pour survivre. Derrière elles, en fond, comme issues d'une nuit sans fin, des vues de l'usine, des quartiers pauvres qui la bordent, des corps dans les cliniques où l'on continue de les soigner, quand c'est encore possible. On pourrait s'étonner de l'absence des hommes... C'est que, pour une fois, ce sont des femmes qui représentent le genre humain.

Jusqu'à présent, Isabeau de Rouffignac privilégiait la saisie de l'instant fugitif, le flou, la plongée dans le mouvement de la vie. Si elle a recours ici à la mise en scène et aux artefacts, c'est que le sujet, son rapport aux victimes fait d'empathie et de distance respectueuse, lui ont dicté cette forme. Mais elle reste fidèle aux préoccupations qui sous-tendent l'ensemble de son travail centré sur la mémoire, celle des grandes tragédies comme celle des événements minuscules et des vies menacées.

À Bhopal, chaque année, le 3 décembre, des milliers d'habitants manifestent et brûlent des mannequins qui représentent les responsables de la firme Union Carbide. Pendant ce temps, l'ancienne usine est toujours à l'abandon et ses déchets toxiques continuent de s'infiltrer dans le sous-sol et les rivières.

Jean-Christian Fleury

NOTULE

La ville, son nom-même, sont indissolublement liés à la catastrophe de 1984 au cours de laquelle un gaz mortel s'est échappé de l'usine chimique Union Carbide et s'est insinué partout dans la ville. « Bhopal », comme Hiroshima, évoque des images de souffrance à grande échelle qui nous reviennent à la mémoire, des images de corps en lambeaux. Le visage de Bhopal, c'est pour nous celui de ces femmes qui, trente ans plus tard ont revêtu devant Isabeau de Rouffignac des saris imprimés avec sur lesquels sont imprimées des images de l'usine, des terrains pollués, des enfants malades. Linceuls, affiches vivantes, et même objets de coquetterie : c'est tout cela à la fois qui s'offre au spectateur en un seul geste.





AUXERRE



PHILIPPE LOPPARELLI

D'ARTHUR À ZANZIBAR

A vingt ans, Arthur Rimbaud renonce à la littérature et consacre tout son temps à voyager avec la même frénésie qu'il avait manifestée dans l'écriture. Après onze années d'aventures, de commerce et de trafic passées en Abyssinie, il évoque régulièrement dans sa correspondance son désir de se rendre à Zanzibar, l'île mythique par où transitent vers l'océan Indien le musc, les bois précieux, l'or ou l'ivoire venus du cœur de l'Afrique, promesse de profits et d'aventures nouvelles. Toujours à la recherche d'un ailleurs fantasmé, de ce « mieux un peu plus loin » sans cesse différé, Rimbaud s'éprend de cette dernière chimère qu'il ne réalisera jamais. C'est en hommage à cette quête existentielle que Philippe Lopparelli s'est embarqué, bien réellement cette fois, pour cette « terre des Noirs » - signification du nom « Zang-ibar ».

Lopparelli est attiré par ces lieux utopiques au statut incertain : avec *Zootopia et Autre Éden*, il s'était aventuré dans l'univers des zoos et dans celui des TAAF, les Terres Australes et Antarctiques Françaises. Il part ici en quête d'un voyage qui n'a jamais eu lieu.

D'Arthur à Zanzibar : partir du A du poète, de sa vie et de son œuvre pour aboutir au Z final d'un rêve inabouti, refermer enfin une boucle : tel est le programme que s'est fixé le photographe. Et tout d'abord, rendre Rimbaud symboliquement présent sur l'île en déposant un exemplaire de

son œuvre, jusqu'alors à peu près inconnue là-bas, à la bibliothèque de Stone Town, la capitale. Ce Zanzibar que le poète n'a jamais connu, qu'en aurait-il perçu, retenu ? Le propos ne peut être bien sûr de reconstitution. Juste l'image d'une image, presque une mise en abîme. Dans ces visions sans cesse menacées par l'éblouissement, la réalité semble se dissoudre en reflets instables comme si seuls pouvaient aborder là-bas les bateaux ivres libérés de leurs haleurs.

Noirs et blancs tranchés, lumière qui semble émaner des choses elles-mêmes, contours insaisissables des objets et des êtres, limites imprécises du cadre : nous voici face à une image mentale. Comme dans un rêve, les personnages semblent sans consistance, les bâtiments, les paysages ne sont plus que décors, le ciel est une coupole incandescente et la mer du mercure en fusion.

S'aventurer sur les traces d'un rêve, se glisser dans les pas de « l'homme aux semelles de vent » ne se fait pas sans s'alléger à l'extrême, sans renoncer aux promesses descriptives de la photographie, à ses aspirations à la transparence pour les troquer contre son pouvoir d'évocation. La réalité de Zanzibar nous échappe et nous pouvons, comme le poète, continuer à fantasmer l'île mythique.

Jean-Christian Fleury

NOTULE

Avec *D'Arthur à Zanzibar* de Philippe Lopparelli, nous abordons dans une ville plus rêvée que réelle : hommage poétique à la quête inachevée d'Arthur Rimbaud qui, installé en Abyssinie lors des onze dernières années de sa vie, aspirait, parce que « la vraie vie est ailleurs », à aller un peu plus loin encore, vers Zanzibar, cet archipel de trafics aux assonances magiques où il ne se rendra jamais . Grâce à ces images oniriques, où la réalité semble se dissoudre en reflets instables, nous pouvons, comme le poète, continuer à fantasmer l'île mythique.



AUXERRE



LAURENT OUISSE

DELHI & MUMBAI

« **J**e suis parti en Inde sur un coup de tête, sans idée préconçue mais avec un curieux mélange de curiosité dévorante et de timidité ». C'était en 2006. Depuis, Laurent Ouisse n'a cessé d'y revenir. Il avait déjà arpenté l'Afrique et l'Europe mais il a trouvé là, et particulièrement dans les grandes villes que sont Delhi et Mumbai, une manière de faire coexister avec évidence des choses qui pour nous s'opposent, une harmonie du chaos, une fluidité des foules en mouvement qui l'ont fasciné.

Les populations de Delhi, ville de l'intérieur, capitale politique, et celles de Mumbai, port et capitale économique, représentent à elles seules plus de la moitié de la population française. En se plongeant au cœur de cette Inde actuelle, loin de l'imagerie convenue des temples, des saris multicolores et des sadous en méditation, Laurent Ouisse a saisi des moments, des objets, des situations ordinaires. Travaillant au Leica avec des focales plutôt courtes, le photographe est amené à s'immerger dans la foule pour restituer la chorégraphie des corps, laissant parfois deviner en creux la présence du sien, toujours à la recherche de la « juste distance » si chère à Raymond Depardon : celle qui rend possible une certaine intimité avec le sujet mais qui permet en même temps de le situer dans un espace qui lui donne sens. Dans ce chaos, il faut trouver une manière de bouger en synchronie

et un regard neuf pour s'abandonner au flux des rues, être capable de prélever ces instants faibles qui, sous le regard du photographe, accèdent au statut de « scènes de genre ».

A l'étranger, nous avons fait mille fois cette expérience que ce qui est banalité pour l'autre est pour nous source d'étonnement et prend une valeur hautement significative. Il s'agit donc de saisir cet écart, de cueillir ces détails, ces scènes sans chercher à commenter ni à conclure : ne pas s'étonner qu'une équilibriste en monocycle avance sur son fil dans l'indifférence du trafic urbain, que les échafaudages de bambou, le long des façades, ondulent comme bannières au vent, qu'un barbier ait adossé son échoppe à une bretelle d'autoroute, qu'un quidam vaque à ses occupations assis au pied d'un feu rouge.

« Si la peinture n'existait pas, je ne photographierais pas » : de manière peut-être inattendue, Laurent Ouisse dit avoir appris la photographie au Louvre, devant les toiles et se définit comme « reporter plasticien ». Mais il a surtout beaucoup photographié les ateliers d'artistes et le théâtre de rue : des chantiers permanents où tout est en cours de création et d'improvisation. Une solide préparation au spectacle en mouvement de la rue indienne.

Jean-Christian Fleury

NOTULE

En déambulant dans les rues de Dehli et de Bombay, Laurent Ouisse saisit des moments, des objets, des situations ordinaires. Dans ce chaos, il sait trouver une manière de bouger en synchronie avec la foule et un regard neuf pour s'abandonner au fil des rues, être capable de prélever des instants faibles qui, sous le regard du photographe, accèdent au statut de « scènes de genre » contemporaines, loin de l'imagerie convenue des temples et des saris multicolores.





AUXERRE



PHILIPPE CHANCEL

DPRK

Dans les années 80, fasciné par les pays du bloc communiste et stimulé par le défi de l'interdit, Philippe Chancel a réalisé sous le manteau plusieurs reportages en Pologne, en Roumanie ou en U.R.S.S. dans lesquels il témoignait des conditions de vie et du fonctionnement politique dans ces pays.

Si son objectif, aujourd'hui, reste à peu près identique, l'attitude et l'esthétique qu'il a adoptées sont sensiblement différentes. Avec ce portrait politique de la Corée du Nord à travers celui de Pyongyang, sa capitale, Philippe Chancel a choisi de renoncer à contourner les interdits pour accepter les règles imposées et même restituer (ce qui ne signifie pas adopter) le point de vue de la propagande officielle afin de révéler en creux la nature du pouvoir.

Ce qui s'offre au photographe, c'est une réalité fictionnée qu'il importe de décrire aussi fidèlement que possible dans sa forme comme dans son esprit. On ne peut ici approcher la vérité que par la mise en évidence de son travestissement. Scènes de la vie quotidienne de même que grandes manifestations populaires semblent ordonnancées comme des tableaux ; tout y paraît surjoué dans la théâtralisation des attitudes, des décors, le gigantisme des espaces publics. C'est cet excès qui trahit la fiction sur laquelle repose le système, la contrainte souterraine qui s'exerce sur chacun à chaque instant.

Spectacle dans le spectacle, le Arirang constitue l'apogée de cette mise en scène du réel : cette manifestation annuelle rassemble une foule de gymnastes qui exécutent des figures complexes

face à des milliers de figurants tenant des cartons de couleurs qui composent, vus de loin, des images illustrant la saga nationale. La synchronisation rigoureuse de l'ensemble implique l'intégration parfaite de l'individu au groupe qui seul fait sens. Ainsi, la réussite de ces spectacles traduit-elle la mise en œuvre stricte des principes politiques et moraux qui sous-tendent le régime.

Philippe Chancel reprend à son compte l'esthétique visuelle qui régit ce spectacle généralisé : cadrages rigoureux, symétries parfaites, usage de la contre-plongée, couleurs éclatantes. C'est dans ce redoublement que réside sa part d'intervention et d'interprétation personnelle, espace étroit situé entre deux écueils : celui de n'être qu'un simple relais du discours officiel et celui de la caricature, tentation facile à laquelle les reporters occidentaux cèdent trop souvent lorsqu'ils traitent ce sujet.

Le photographe définit ainsi son champ d'investigation : « La Corée du Nord doit être pensée comme une sorte de parc national du communisme. Vue de l'extérieur, c'est un camp d'emprisonnement. De l'intérieur, cela reste un musée à ciel ouvert où tous sont à la fois acteurs et spectateurs ». C'est en s'en tenant à une stricte observation factuelle, en partageant avec ceux qu'il photographie cette position paradoxale d'acteur-spectateur que Philippe Chancel parvient à extraire du spectacle qui s'offre à lui le principe même qui anime chacun des membres de cette société.

Jean-Christian Fleury

NOTULE

En Corée du Nord, Philippe Chancel s'est trouvé confronté à l'étrangeté radicale d'un autre monde. Plutôt que de lutter avec les interdits de la censure et tenter de réaliser des images clandestinement, il nous donne à voir la représentation officielle du pays qui révèle en creux les valeurs et le fonctionnement du régime. Scènes du quotidien comme grandes parades officielles participent d'une mise en scène du réel. Ressort et but d'un système politique, il semble bien que cette mise en spectacle participe d'une fiction sociale généralisée.



AUXERRE



PIERRYL PEYTAVI

NEW YORK

New York semble une sorte de passage obligé pour tout photographe qui cherche à se confronter au paysage urbain. Pierryl Peytavi y est précisément « de passage », équipé d'un matériel on ne peut plus primitif, un Brownie Flash trouvé dans un grenier et un sténopé (simple boîte percée d'un trou en guise d'objectif). Il saisit à la volée des fragments, des éblouissements, des apparitions fugaces, des interstices, comme les bribes d'un discours à peine audible qu'il érige en icônes révélatrices de l'identité profonde de la ville en perpétuel mouvement.

Pierryl Peytavi est d'abord un expérimentateur qui a voulu savoir comment son étrange boîte en bakélite voit le monde, comment elle transfigure la réalité pour en livrer ce qu'il nomme une « image-sensation » sensuelle et tactile, enclose dans son format carré comme un monde autonome. Cette vision de myope, qui est effectivement la sienne, relègue ce qu'il est convenu d'appeler la réalité au rang de fantôme, voire de fantasme. Pierryl Peytavi fait jouer comme des variables les conditions

matérielles de la vision : en tenant son appareil à bout de bras, sans viser, en refusant d'éluder ce qui, parfois, obstrue la vue, en saisissant la ville depuis les fenêtres en mouvement d'un véhicule ou d'un train, à travers la vitrine sale d'un magasin. Il laisse au hasard sa part, à l'imprévu le risque de l'échec comme la chance du petit miracle inespéré.

Une poésie de la ville naît de l'indécision des formes, de la pauvreté des informations recueillies, du morcellement des vues urbaines disloquées parfois jusqu'à l'insignifiance. De ces insuffisances, de ces manques, naît la capacité de ces photographies puisées dans la banalité du quotidien à susciter l'étonnement ou même l'incrédulité. Cette distance prise avec le réel qui l'entoure, c'est celle de l'errant qui sait se laisser glisser sans but dans la ville pour s'y perdre et connaître l'une des plus grandes libertés qui soit.

Jean-Christian Fleury

NOTULE

New York semble une sorte de passage obligé pour tout photographe qui cherche à se confronter au paysage urbain. Pierryl Peytavi y est précisément « de passage », équipé d'un matériel léger et on ne peut plus primitif. En expérimentateur, il saisit à la volée des fragments, des éblouissements, des apparitions fugaces, des interstices, comme les bribes d'un discours à peine audible qu'il érige en icônes révélatrices de l'identité profonde de la ville en perpétuel mouvement.





AUXERRE



SOVAN PHILONG

BY NIGHT

En dépit de son titre, la visite « by night » à laquelle nous convie Sovan Philong n'a rien à voir avec les parcours balisés réservés aux touristes noctambules qui affluent à Phnom Penh ou à Siem Reap, cette ville qui jouxte le site archéologique d'Angkor. La plupart des quartiers où il nous entraîne, un peu éloignés des centres-villes, sont dépourvus d'éclairage public et abritent toute une vie presque invisible, plongée dans la nuit tropicale.

Muni du seul éclairage que constitue le phare de sa motocyclette, le photographe pénètre comme par effraction dans la vie intime des habitants à cette heure tardive où, après le travail, chacun est renvoyé à sa vie familiale, à sa solitude ou simplement à son sommeil.

S'il préfère au flash le faisceau d'une banale motocyclette, comme en possède la plupart de ses compatriotes, c'est pour nous restituer, dans un souci d'authenticité de la perception, des scènes de la vie ordinaire nocturne telles que les perçoivent les Cambodgiens eux-mêmes.

Le faisceau inquisiteur, dont il peut régler la puissance avec son accélérateur, pénètre jusque dans les maisons, cerne les corps, isole les scènes de leur contexte, théâtralise la réalité et la rend souvent étrange. Ces tranches de vie prélevées dans la réalité la plus crue se trouvent poétisées par la nuit.

En demandant à ses modèles de rejouer la scène qu'il vient de surprendre et qu'ils viennent de vivre, Sovan Philong déréalise encore un peu plus le spectacle qui s'offre à lui. Les attitudes, les expressions s'en trouvent légèrement surjouées, le reportage social glisse vers la fiction. En amenant chacun à se représenter, il fait de ses modèles non des proies saisies dans le halo d'un phare mais les acteurs d'une situation qu'ils nous livrent délibérément et qui, pourtant, n'en garde pas moins son mystère, bulle isolée dans la nuit sans avant ni après.

Jean-Christian Fleury

NOTULE

En dépit du titre, la visite « by night » de Phnom Penh et de Siem Reap à laquelle nous convie Sovan Philong n'a rien à voir avec les parcours balisés réservés aux touristes noctambules. Muni du seul éclairage que lui procure le phare de sa moto, il pénètre, comme par effraction, dans la vie intime nocturne de ses compatriotes khmères. Leur faisant rejouer la scène qu'il vient de surprendre, le photographe nous livre des tranches de vie à la fois poétisées par la nuit et prélevées dans la réalité la plus crue.



AUXERRE



TOM ARNDT

CHICAGO INTIME / MY CHICAGO

Si Tom Arndt a photographié les grandes villes d'Europe et des États-Unis au cours de ces quarante dernières années, c'est toujours son pays natal, le Minnesota qui est demeuré son sujet de prédilection. Au premier abord, ce territoire au nord du Midwest et ses habitants sans particularité n'ont pourtant rien pour captiver un photographe. Mais c'est parmi ces gens « sans histoires » et qui lui sont si familiers qu'il aime évoluer pour dresser d'eux une sorte d'album de famille. Et particulièrement à Chicago où il a longtemps vécu et travaillé et qu'il préfère à New York, si prisée des photographes mais trop spectaculaire et extravertie à son goût.

Tom Arndt est d'abord un photographe de la rue car c'est là que s'écrit l'histoire, la grande comme la petite ; c'est là qu'est visible le changement démographique qui a rendu la population blanche minoritaire ; «La rue est le lieu où se déroulent les révolutions, où s'expriment les idées politiques, où surgit le changement.», dit-il. C'est là que se retrouvent ceux qu'il photographie : dans ces lieux publics que sont les carrefours, les parcs, les bars, les magasins, les bus. Là où les pauvres, les marginaux, les laissés pour compte sont confrontés à leur solitude face à la foule. Sans misérabilisme, il excelle à saisir chez eux

ces instants de réflexion, de rêverie, d'absence au monde, dans un temps suspendu.

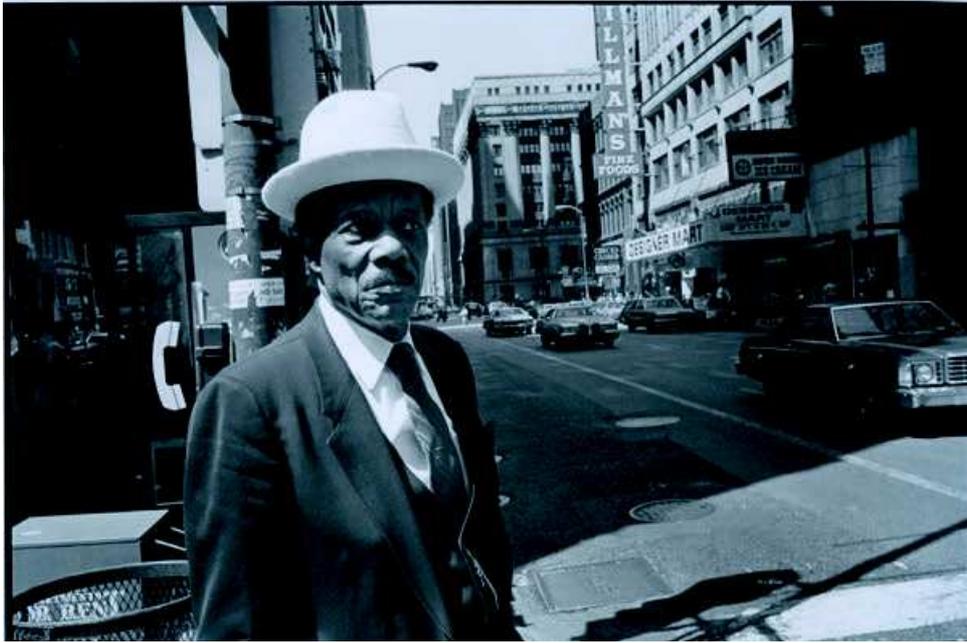
Mais Tom Arndt aime aussi se trouver dans les fêtes ou les parades : là où le collectif est porteur de bonne humeur, de spontanéité, chaleur humaine et de solidarité.

Cette proximité morale mais aussi physique avec ceux qu'il photographie est perceptible dans ses images où l'on sent parfois sa présence et son interaction avec les personnages. Elle distingue son œuvre de la tradition américaine de la street photography plus distante, plus encline à la recherche d'une perfection de l'instant, d'un effet de surprise ou du détail critique qui fait mouche. Cette bienveillance, cette familiarité, inscrivent l'œuvre de Tom Arndt plutôt dans la tradition de la meilleure photographie humaniste, celle des grands documentaristes des années 30 lors de la Grande Dépression, celle qui, comme lui, se pose la question : « Qu'est-ce que cela signifie d'être en vie »... et tente d'y répondre par un témoignage aussi juste et respectueux que possible, par des images argentiques d'une grande beauté que l'auteur tient à tirer lui-même.

Jean-Christian Fleury

NOTULE

Au cours de ces quarante dernières années, Tom Arndt a photographié les rues de Chicago, sa ville d'élection, celle où il a longtemps vécu. Sa familiarité et son empathie pour ses habitants, et particulièrement les plus pauvres, les plus démunis, les plus seuls, sont évidentes mais évitent tout misérabilisme. S'inscrivant dans la meilleure tradition de la photographie humaniste américaine, Tom Arndt nous livre un portrait de ville qui se regarde presque comme un portrait de famille composé au fil du temps.



Chroniques Nomades est un évènement soutenu par :

AUXERRE



la saif Société des Auteurs
des arts visuels
et de l'Image Fixe



TETENAL

